

Extraits du texte

Je ne suis rien – un matricule – je suis «28.475».

Brûlez mes lettres !...et puis venez ! Venez ! Venez !

Souvent je marche seul, dans les allées de la caserne, en pleurant doucement votre nom. Je vais jusqu'à la barrière de sortie et j'attends d'où je vous revois partir.

Etat curieux. Tout ce qui porte un grade, même le plus infime galon, hurle des ordres, des insultes, des grossièretés. «Les marines», un petit enfer. Je suis une caméra. Le temps de rien, d'observer quand même, c'est tout. (...) Quelle importance. Cela ne m'appartient plus.

Aujourd'hui, on m'a fait creuser des trous dans un mur, des trous carrés de 15cm. J'étais bien avec le mur, assis devant mes trous, seul avec cette cave douce et fraîche et dans la tête l'idée de ta mort, l'idée que tu étais peut-être en train de mourir. Je ne sais pas pourquoi. Ça m'est venu tout à coup. Alors j'ai foutu des grands coups de burin dans mes trous, j'ai jeté mes outils contre le mur et je suis allé me coucher dans l'herbe.

Alors, j'ai envie de jouer. Quand on joue, on est très loin avec ce que l'on aime, sans désirs ni regrets, puisque la musique comprend tout, résout tout. Un jour, j'écirai une Musique et des mots à moi, et je les chanterai avec ma vraie voix, avec mes intonations propres.

C'est comme un hôpital où il aurait été écrit en gros sur chaque mur: «Il est interdit de ne pas faire de bruit!» C'est aussi un peu comme un asile où il serait interdit de devenir fou! Une grosse machine à déshumaniser, qui tourne à vide, car le cœur des hommes (le cœur même d'un seul homme) est d'une proportion bien trop énorme et c'est lui qui broie la machine jusqu'à l'humaniser

Je vous souhaite seize mois d'armée pour bien vous rendre compte qu'ici « on » décide pour vous et que vous n'avez le droit que de vous tenir à carreau et fermer votre gueule.

Quelle noblesse chez les hommes, dans les montagnes, à cheval. Ils sont habillés de larges capes flottantes qui enrobent leur visage. Ceux qui marchent avec un bâton sont des bergers, ou des vieillards, qui portent la longue barbe blanche. Je n'ai jamais vu de démarche aussi solennelle, on dirait des seigneurs, des rois, des prophètes.

Leurs femmes sont vêtues de très larges robes blanches, noires, grises ou brunes et cachent leur visage sous des voiles. (...). Inutile de vous dire la beauté de leur démarche et de leurs habits, ni les couleurs vivantes des tissus : rouges, violets, avec de larges fleurs multicolores, bleu ciel, jaunes, vertes, qui éclatent dans la grisaille des gares ou sur la couleur terreuse des maisons.

Aujourd'hui sera une fête plus importante (ça promet quelque chose d'extraordinaire !). Hélas, il paraît que nous allons être éloignés de la ville et que la compagnie déménage à vingt kilomètres de Souk-Ahras. Cela me rend furieux ! J'aurais tant voulu participer à la grande manifestation de l'Indépendance. Ce sera un grand jour et je donnerai tout, sauf Pipouche, pour être témoin de ça.

Une dernière fois, je pose mes lèvres sur les tiennes, j'embrasse ce corps si cher, si amoureux, vos petites mains, votre cœur, vos yeux, votre âme. Gardez-moi ce dont j'ai besoin de vous pour aimer la Vie. Mon soleil, ma Pipouche, je t'aime de toute mes forces.